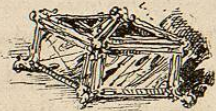


blanche, reprit-il en écumant, mais c'est une infamie... Monsieur Alfred Hartley, quoi qu'il arrive, vous allez payer cher vos abominables machinations! »

Il tira de sa poche un poignard et courut sur Alfred, qui était à l'autre bout de la salle. Mais avant qu'il l'eût atteint, la lampe s'éteignit et on se trouva dans une obscurité profonde.

Karl ne s'arrêta pourtant pas et porta un coup de poignard, dans la direction où il venait de voir son adversaire. La lame ne rencontra que la muraille, et un éclat de rire, parti à côté de lui, sembla railler sa fureur impuissante.



CHAPITRE X

Le coup de foudre.

Karl, parvenu à cet état d'exaspération qui exclut toute réflexion et toute prudence, ne cessait de s'agiter au milieu des ténèbres, brandissant son poignard, au risque d'atteindre sa complice ou John lui-même. Comme il errait ainsi, sans rencontrer son adversaire, il entendit derrière lui une voix moqueuse qui disait :

« Maître Karl, regardez au plafond. »

Le médium s'arrêta instinctivement et ses yeux prirent la direction indiquée. Une inscrip-

tion, en lettres de feu, flamboyait au plafond de la salle.

Karl était trop irrité pour s'inquiéter de cette circonstance :

« Morbleu! dit-il, croit-on m'effrayer au moyen de quelques mots écrits avec du phosphore? Je connais le tour, car je l'ai pratiqué souvent moi-même.

— Lisez! » reprit la voix qui avait déjà changé de place.

Karl ne put s'empêcher de céder à cette invitation.

L'inscription lumineuse contenait ces mots :

*Le destructeur du KIRBECK va recevoir son châ-
timent.*

« Qui dit que je suis le destructeur du *Kirbeck*? s'écria Karl hors de lui; ce n'est pas moi qui ai causé le naufrage de ce navire.... Je le prouverai!... C'est un mensonge, une abominable calomnie.... Mais, continua-t-il avec un redoublement de rage, le misérable qui me persécute ainsi recevra son châtement avant que le destructeur du *Kirbeck* ait reçu le sien.... Il va mourir, dussé-je ensuite mourir moi-même!... »

Et il se lança de nouveau à la poursuite de son ennemi invisible, heurtant les meubles, portant des coups au hasard avec rage. Mme Jellous, qui

craignait une méprise dans l'obscurité, poussait des cris de terreur; John lui-même balbutiait des paroles sans suite, tandis que quelque chose de léger et d'insaisissable passait et repassait sans cesse auprès d'eux.

Tout à coup, on frappa rudement à la porte de la salle, et une voix mâle cria du dehors :

« Ouvrez.... ouvrez, au nom de la reine! »

Tout le monde se tut et demeura immobile.

« Ouvrez, au nom de la reine! » répéta-t-on en frappant plus fort.

Quoique personne ne bougeât, la porte tourna sur ses gonds; en même temps, les volets de la salle, qui se manœuvraient au moyen d'un ressort, s'écartèrent à la fois, les draperies se relevèrent, et des flots de lumière blanche pénétrèrent dans la pièce.

Les personnes qui s'y trouvaient furent d'abord comme éblouies et demeurèrent en place. Mme Jellous, réfugiée sur son canapé, essayait de se faire un rempart avec des coussins; John, tout frémissant dans son fauteuil, baissait la tête, tandis que Karl, son poignard à la main, s'arrêtait, les yeux blessés par cet éclat subit. Seul Alfred Hartley, debout à quelques pas, attendait, calme et souriant, ce qui allait arriver.

Quatre policemen en uniforme entrèrent les

premiers; puis parut un officier du shérif, portant un papier roulé et son bâton de constable. A côté de lui se tenait Samuel, le petit muet, qui, le visage animé, l'œil brillant, semblait servir de guide. Derrière eux se groupaient les domestiques de la maison que cette descente de justice chez leur maître avait mis en émoi; mais aucun d'eux n'osa franchir le seuil de la porte.

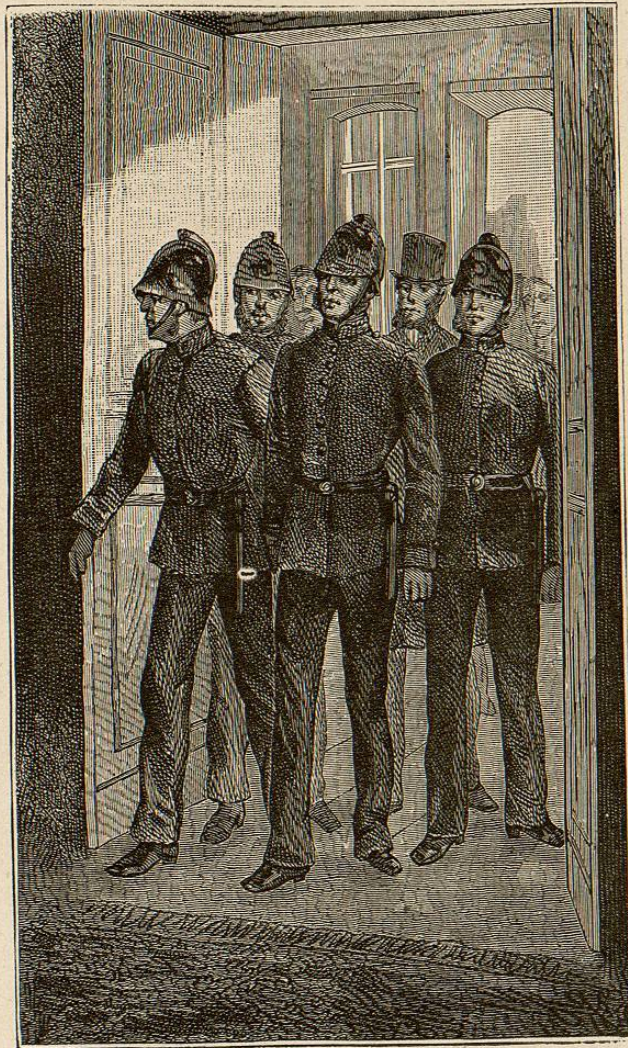
A peine entré, Samuel toucha le bras du constable et désigna Karl, en faisant entendre des sons inarticulés, qui sans doute voulaient dire : Le voilà.

L'officier, à son tour, adressa un signe aux policemen et, sans porter encore la main sur Karl, ils se mirent à le surveiller de près. Alfred dit au constable, avec un sourire d'intelligence :

« Vous arrivez à propos, monsieur; notre homme commençait à devenir passablement récalcitrant et je tenais, comme vous savez, à ce qu'il tombât intact entre vos mains.

— J'ai pourtant suivi fidèlement mes instructions, répliqua le constable; mais, où est M. John Hartley, le maître de cette maison? »

Le pauvre nabab était tellement ahuri par tout ce qui lui arrivait depuis quelques heures, il avait passé par tant d'épreuves et tant d'émotions, le fantastique et le réel se confondaient si



Quatre policemen en uniforme entrèrent les premiers.

bien dans son cerveau, qu'il ne voyait plus, n'entendait plus, ne comprenait plus rien aux évènements. Aussi ne répondait-il pas, et il fallut qu'Alfred montrât son oncle à l'officier de justice.

« Monsieur John Hartley, reprit le constable respectueusement, j'ose espérer que vous ne vous opposerez pas à l'exécution d'un ordre de sa gracieuse Majesté la reine, et que vous m'autoriserez à arrêter chez vous un grand criminel qui est venu y chercher asile ?

— Un grand criminel.... chez moi ! répéta John, qui, n'ayant plus affaire à un Esprit, mais à un constable en chair et en os, recouvra un peu de sang-froid. Qui est-il ? Comment s'appelle-t-il ?

— Il s'appelle Marc Fehrenbach, sujet allemand, répliqua le constable en jetant un regard sur le warrant dont il était porteur.

— Je ne connais ici personne de ce nom.... Et de quel crime est accusé ce Marc Fehrenbach ?

— Il en a commis un grand nombre que les investigations de la justice feront mieux connaître ; mais le principal, celui pour lequel il est poursuivi en ce moment, est d'avoir fait périr, au moyen d'une de ces machines infernales qu'on nomme « rats », le beau navire anglais *le Kirbeck*,

assuré pour une somme supérieure à sa valeur par une compagnie indo-américaine, et d'avoir causé la mort d'une quarantaine de personnes embarquées sur ce navire. Pendant longtemps le coupable a pu se soustraire aux recherches les plus actives. Mais on a découvert récemment qu'il s'est réfugié en Angleterre, et enfin on a acquis la certitude....

— Ajoutez, monsieur le constable, interrompit Alfred, que j'ai bien été pour quelque chose dans ces découvertes, moi qui étais chargé par la compagnie indo-américaine de suivre la piste de ce coquin.... Et il s'est trouvé que j'avais toutes sortes de raisons pour cela.

— S'il en est ainsi, répliqua le nabab, je n'aurai garde de m'opposer au warrant de Sa Majesté.... Ah! il s'agit du destructeur du *Kirbeck!*.... Si l'on arrête Marc Fehrenbach, ce sera une grande consolation pour mes bonnes voisines, les dames Swift, et pour ce cher enfant, que le crime d'un scélérat a rendu orphelin! »

En même temps, il posait la main sur la tête blonde du petit muet, qui venait de prendre place auprès de lui.

Le constable s'inclina en signe de remerciement.

« A présent, dit-il, que j'ai l'autorisation du

maître de cette demeure, il n'y a plus qu'à exécuter l'ordre que j'ai reçu. »

Se tournant vers Karl, il lui toucha l'épaule de sa baguette :

« Marc Fehrenbach, dit-il, je vous arrête au nom de la reine! »

Karl fit un saut en arrière et s'appuya contre la muraille.

« Je ne m'appelle pas Marc Fehrenbach, s'écria-t-il; je suis sujet allemand, il est vrai, mais je n'ai pas d'autre nom que Karl.... Demandez plutôt à Mme Jellous! »

La somnambule, suffoquée par la frayeur, put seulement balbutier :

« Je.... je ne sais pas. »

Karl lui jeta un regard étincelant; mais l'attention du constable s'était tournée vers la compagnie habituelle du spirite.

« Ah! c'est vous, dit-il en l'examinant de la tête aux pieds, qui êtes Mme Jellous, la somnambule d'Egyptian-Hall?.... Je suis chargé aussi de vous conduire devant le shérif du comté, pour que vous donniez des explications sur certains agissements de sorcellerie et d'escroquerie; et à moins que vous ne puissiez fournir caution pour une somme qui sera fixée par le shérif....

— Cette caution je la fournirai, s'écria l'excl-

lent John ; et j'espère que la pauvre femme pourra se laver des soupçons qui pèsent sur elle. »

Néanmoins le constable toucha de sa baguette l'épaule de Mme Jellous, en prononçant la formule sacramentelle :

« Suivez-moi... au nom de la Reine ! »

Mme Jellous se renversa sur le canapé, en proie à une violente attaque de nerfs. Mais on ne s'inquiétait pas de ses gémissements et de ses convulsions.

Karl, toujours appuyé contre la muraille, une main cachée dans ses vêtements, dit au nabab, d'un ton qui n'avait plus sa jactance ordinaire :

« Et moi, mon bon monsieur Hartley, n'interviendrez-vous pas aussi en ma faveur ? N'offrirez-vous pas caution au juge pour qu'il me laisse en liberté provisoire ? Je ne suis pas le destructeur du *Kirbeck* ; je suis votre ami, je vous ai donné de nombreuses preuves de mon dévouement comme de mon pouvoir, et c'est pour cela que votre famille, surtout votre neveu, me persécute avec tant d'acharnement... Dites, ne dois-je pas compter sur votre bienveillant appui ? »

John n'était pas habitué à entendre l'audacieux Karl lui parler sur ce ton humble et suppliant ; d'ailleurs, son épuisement le rendait moins ferme que jamais, et il parut hésiter.

« Mon oncle, s'écria Alfred, vous laisseriez-vous prendre encore aux paroles mielleuses de cet affronteur, de ce scélérat ? Outre les crimes horribles qu'il a commis d'autre part, ne vous a-t-il pas abusé par son charlatanisme, par ses faux prestiges, par ses infâmes calomnies contre Suzanne, contre la douce et innocente Néridah ? Il vous a trompé, il vous a menti, et en vous trompant, il vous a fait commettre, à vous-même, des actions injustes et mauvaises... Votre règne est fini, Marc Fehrenbach, poursuivit-il avec véhémence en s'adressant au spirite ; vous n'avez jamais été un médium, mais un vil escamoteur, et la justice vous prouvera encore que vous êtes un escroc, un voleur et un assassin... J'ai eu le bonheur de tourner contre vous toutes les fourberies dont vous vous serviez contre mon oncle et d'en employer d'autres, qui vous étaient inconnues ; je vous ai battu avec vos propres armes... Acceptez votre défaite... Si vous avez vraiment le pouvoir surnaturel dont vous vous targuez, on ne doit concevoir pour vous aucune crainte ; les Esprits vous tireront de la prison du comlé, et... qui sait ? vous sauveront peut-être de la corde ! »

Tout autre que Karl eut été accablé par ces énergiques accusations ; mais il était endurci

depuis longtemps contre l'injure et le remords. Il écoutait à peine Alfred Hartley ; tout son espoir était dans John, dont il connaissait l'incurable faiblesse à son égard, et il pensait encore que le nabab allait intervenir pour le tirer de ce mauvais pas. Aussi dardait-il sur lui un regard perçant, le regard que le serpent darde pour fasciner et attirer sa proie.

« John ! John ! dit-il, répondez.... M'abandonnez-vous après que je vous ai donné tant de preuves d'amitié, de respect et de véritable abnégation ? »

Le nabab s'agitait d'un air de malaise, sans répondre. Ayant rencontré le regard doux, clair, caressant d'Alfred, qui contrastait avec l'œil étincelant de Karl, il détourna la tête.

« Que la justice ait son cours ! » dit-il.

Cette espèce de sentence porta au comble l'exaspération de Karl ou plutôt de Marc Fehrenbach. Il poussa un cri de rage ; et, avant que les policemen chargés de veiller sur lui eussent pu s'y opposer, il tira son poignard qu'on n'avait pas songé à lui enlever et s'élança vers John, en disant d'un ton farouche :

« En ce cas, justice pour tous ! »

Ses mouvements étaient si vifs et si rapides que John n'aurait pu lui échapper si quelqu'un

ne se fût jeté dans les jambes de Karl, et ne l'eût renversé sur le plancher en tombant avec lui. Au même instant, une voix argentine, inconnue de tous les assistants, s'écria avec l'accent de la terreur et de la colère :

« Assassin ! »

Au milieu du désordre causé par l'accès de frénésie de Karl, cette circonstance ne fut pas remarquée. Les policemen se précipitèrent sur le misérable avant qu'il eût eu le temps de se relever, le garrottèrent et lui passèrent les menottes. Karl écumait, rugissait, cherchait à mordre ; mais sa colère était maintenant impuissante.

Pendant ce temps, Alfred avait dégagé le petit Samuel tout froissé et tout sanglant, qui venait de sauver John en se cramponnant aux jambes du meurtrier. Le pauvre enfant, à peine debout, fixa sur le nabab des yeux effarés, et en le voyant sans blessure, quoique un peu pâle, il dit d'une voix embarrassée, mais distincte :

« Mon ami John, je suis content..... »

Le miracle que les médecins avaient annoncé comme possible venait de s'opérer ; sous le coup d'une violente émotion, le muet avait recouvré la parole.

Malgré les vives préoccupations du moment, John et son neveu furent frappés de surprise.

— L'enfant parle ! s'écria le nabab en prenant Samuel dans ses bras.

— Oui, il a parlé ! dit Alfred tout joyeux ; voilà, mon oncle, un prodige plus étonnant que tous ceux de Marc Fehrenbach ! Mais Dieu devait bien cette consolation aux pauvres dames Swift ! »

Samuel baisait les mains d'Alfred et du nabab, et disait de sa voix encore incertaine et hésitante :

« Le méchant ira en prison.... et moi je parle.... Ma mère et tante Jenny seront bien heureuses ! »

Le constable et les policemen se disposaient, en effet, à conduire Marc Fehrenbach et Mme Jellous à la prison du comté ; mais la somnambule paraissait incapable de marcher, aussi bien que le soi-disant médium, qui était soigneusement attaché. Les gens de justice se trouvaient donc dans un grand embarras, quand John, toujours humain, dit avec effort :

« Eh bien, qu'on attèle pour ces malheureux le char-à-bancs, et qu'ils emportent ce qui leur appartient. »

Marc Fehrenbach gardait un silence farouche ; mais Mme Jellous, éperdue et tout en larmes, s'écria :

« Merci, monsieur Hartley ; vous avez tou-

jours été bon et je déplore cruellement.... Mais j'ai été trompée moi-même sur bien des choses. »

Les policemen l'entraînèrent, ainsi que le principal coupable, et les domestiques suivirent la troupe, afin d'activer son départ.

John resta seul dans la salle des évocations avec son neveu et le petit Samuel. Il était anéanti ; renversé dans un fauteuil, il semblait n'avoir plus la force de se mouvoir ou même de parler. Enfin, des larmes abondantes vinrent soulager son cœur. L'enfant, assis sur un tabouret à ses pieds, le regardait en balbutiant des paroles caressantes, tandis qu'Alfred, penché sur le dossier du fauteuil, disait doucement :

« Pauvre oncle, quelles horribles secousses !.... Pardonnez-moi ; malgré mon affection pour vous, j'ai dû frapper fort.... bien fort.... afin de vous arracher aux intrigues d'un scélérat.

— Oui, tu as frappé très fort, Alfred, répliqua John en lui tendant la main languissamment, et je me sens brisé..... Tu as agi envers moi comme envers un enfant mutin, qui ne veut ni voir ni comprendre.... Tu m'expliqueras plus tard les choses qui me semblent obscures.... Un mot seulement : ce Karl n'était donc pas un vrai médium ?

— Non, mon oncle, mais un vulgaire escroc

qui visait à s'emparer de votre fortune, après vous avoir séparé de votre famille.

— Et toi, Alfred, toi qui m'es arrivé d'une façon si extraordinaire, toi qui as vaincu Karl et qui l'as couvert de confusion, n'exerces-tu aucun pouvoir sur les Esprits ? »

Alfred ne se pressa pas de répondre ; il croyait son oncle revenu des folies du spiritisme, et voilà que le nabab semblait retomber dans sa fatale erreur.

— Pourquoi cette question ? demanda-t-il.

— Parce que, répliqua John en donnant de nouveau libre cours à ses larmes, si cela n'était pas, je regretterais de ne plus être trompé.... Oublies-tu, Alfred, que cette Suzanne, qui m'a été ravie d'une façon si cruelle, était mon orgueil, ma joie, mon existence entière, qu'aujourd'hui encore elle occupe nuit et jour ma pensée, que la douleur me tuerait si je n'avais l'espoir de me rapprocher d'elle, ne fût-ce qu'un instant ? Ainsi s'explique pourquoi je croyais si facilement aux promesses, aux fourberies de ce faux médium. Il me parlait sans cesse de ma Suzanne adorée ; il évoquait sa radieuse image, il obtenait qu'elle m'écrivît, il me mettait en communication avec elle....

— Et il vous poussait à renier sa fille qu'elle

aimait tant ! interrompit Alfred avec chaleur. Ah ! mon oncle, comment avez-vous pu penser que Suzanne, si bonne et si loyale, aurait été capable.... Tenez, poursuivit-il en souriant, j'ai plus de pouvoir que ce misérable Karl ; je vous montrerai Suzanne jeune, fraîche, belle et aimante comme autrefois !

— Que dis-tu ? s'écria John, dont l'œil brilla ; tu accomplirais ce prodige, la matérialisation de Suzanne ? Je verrais ma bien-aimée avec ses yeux bleus, sa bouche souriante, ses blonds cheveux....

— Vous la verrez.

— Où ? quand ?.... Pourquoi pas ici, à l'instant même ? »

Le nabab s'était levé avec animation ; mais ses jambes se dérobaient sous lui. Alfred lui prit le bras.

« Pas maintenant, mon oncle, dit-il d'un ton affectueux ; vous avez aujourd'hui éprouvé trop d'émotions pour qu'on puisse sans danger vous exposer à des émotions nouvelles.... Allons ! consentez à rentrer dans votre chambre.... Samuel et moi, nous allons vous y conduire.... Vous vous reposerez, vous vous calmez.... Vous en avez tant besoin ! »

Il l'entraînait vers la porte, tandis que le

jeune garçon soutenait, de l'autre côté, la main du nabab posée sur son épaule.

« Tu veux me tromper, Alfred, disait John incapable de résister ; tu veux éluder ta promesse.... Quand verrai-je Suzanne ?

— Eh bien, mon oncle, ce soir.... dans quelques heures.... quand vous aurez repris un peu de force et que vous serez en état de supporter des agitations inévitables. Jusque-là, ne songez à rien, ne vous souvenez de rien, ne parlez pas, ne bougez pas, je vous en supplie...

— Ainsi, c'est entendu.... ce soir.... Tu as dit ce soir ! »

On était arrivé dans la chambre que John occupait, et son neveu l'obligea de se coucher tout habillé sur un lit de repos. Le pauvre nabab obéissait comme un enfant ; il n'avait plus l'énergie de vouloir ou de ne pas vouloir. A peine fut-il sur le canapé que ses yeux se fermèrent, il tomba dans un état d'accablement qui tenait de l'évanouissement et du sommeil.

On le laissa seul, et Alfred, après avoir recommandé à un domestique de rester dans l'antichambre pour veiller sur lui, après avoir annoncé qu'il reviendrait bientôt, se dirigea avec Samuel vers l'auberge du Cygne.

Chemin faisant, il disait à l'enfant, qui gazouillait avec timidité comme un jeune oiseau :

« Cher petit, ta mère et ta tante vont être bien heureuses du miracle qui vient de s'opérer en ta faveur.... Mais il est un autre miracle plus difficile encore.... Prions Dieu de l'accomplir ! »

